ORAN, MAI 1962 : LE CORTÈGE DES ENFANTS BRISÉS

(Une tragédie au cœur des derniers jours de l'Algérie française)

« Des mots qui pleurent et des larmes qui parlent »
(Abraham Cowley)

Qu'elle était trompeuse, presque insolente de pureté, l'aurore de ce dernier dimanche de mai 1962 à Oran… Le ciel, d'un blanc irréel, semblait tendu comme un linceul de gaze sur une ville déjà condamnée. Une poussière d'or flottait dans l'air, fine et silencieuse, comme si la lumière elle-même hésitait à se poser sur tant de misère. Telle une plume blanche, un nuage solitaire se courbait au dessus de la ville, cette ville, hier si gaie, si propre, si belle qui, aujourd'hui, avait le visage gris des malades incurables, des cancéreux à quelques jours de leur mort.

Avec le mois de Mai étaient revenus les cortèges immaculés des premiers communiants, et dans cette époque de violence et de haine, il n'y avait rien de plus émouvant que ces enfants graves et recueillis, rayonnants de foi et vêtus de la blancheur des lys.

Parmi eux, se trouvait Frédérique Dubiton, amputée d'une jambe et qu'on portait dans le cortège des communiantes. Elle avait été l'une des premières victimes du « *boucher d'Oran* », le général Katz, commandant le secteur autonome d'Oran qui avait donné la consigne à ses troupes essentiellement constituées de « *gens sûrs* » — en l'occurrence de gendarmes mobiles — *« de tirer à vue sur tout Européen qui aurait l'audace de paraître sur une terrasse ou un balcon lors d'un bouclage ».* (**1**)

Que dire de ceux qui ont permis cela ? Que dire de ces mains qui ont armé, de ces voix qui ont commandé, de ces regards qui ont détourné les yeux ? Il faut les nommer pour ce qu'ils sont : non pas des hommes, mais les artisans d'une cruauté sans visage, des exécutants dociles d'une violence qui dévore tout, jusqu'à l'enfance elle-même. Tirer sur des balcons, cribler des murs, faucher des vies sans défense… quelle lâcheté plus abyssale ? Quelle déchéance plus totale ?

Les premières victimes du « *boucher d'Oran* » furent deux adolescentes de 14 et 16 ans : Mlles Dominiguetti et Monique Echtiron qui étendaient du linge sur leur balcon. Elles furent tuées par les gendarmes. Les projectiles d'une mitrailleuse lourde de 12/7 traversèrent la façade et fauchèrent dans leur appartement, Mme Amoignan née Dubiton, dont le père était déjà tombé sous les balles d'un terroriste du FLN, ainsi que sa petite fille, Sophie, âgée de deux ans et demi et sa sœur, Frédérique, âgée de treize ans qui, atteinte à la jambe, eut le nerf sciatique arraché et dut être amputée…

Une mère atteinte. Une enfant de deux ans et demi arrachée au monde avant même d'en comprendre la douleur. Et Frédérique, treize ans… treize ans !… frappée, mutilée, condamnée à porter dans sa chair la signature infâme de cette cruauté.

La violence des hommes s'était abattue sur ces corps d'enfant. Déjà, l'inhumanité avait laissé sa marque indélébile. Une jambe arrachée à la vie, à la course, à l'insouciance, amputée, comme on retranche sans remords ce qui gêne. Elle, petite fille, avait été livrée à la mécanique froide des ordres aveugles et des consciences mortes.

Et cette question, lancinante, insoutenable : Comment ceux qui ont fait cela peuvent-ils encore se dire hommes ?

Et malgré tout — malgré l'indicible — on voulut lui laisser sa robe blanche car, la lui refuser cela aurait été ajouter une cruauté de plus à l'horreur. Elle n'aurait pas compris, elle, petite victime innocente, quelle nouvelle punition on lui imposait après tant de souffrances imméritées.

Alors, toute parée, superbe dans ces blancheurs d'étoffe qui l'entouraient comme d'un rayonnement de candeur, Frédérique, se sentait enveloppée d'amour, réchauffée par les sourires lumineux des badauds qui lui témoignaient leur tendresse et l'astre radieux, semblait une pluie d'or qui ruisselait de ses mains fines.

Mais l'innocence elle-même était cernée…

Des hommes armés encadraient ces enfants parce que leur quartier était bouclé par suite d'une perquisition générale. On n'avait pas le droit d'en sortir, sinon avec ces charmants messieurs. Des regards soupçonneux posés sur des visages encore vierges de toute faute. Quelle image plus monstrueuse ? Quelle absurdité plus révoltante ? Ces petites filles parées de blanc, se rendant vers l'aumônerie du lycée, ridiculisaient par leur innocence la faconde de ces matamores qui les accompagnaient d'un air soupçonneux. Pensez donc, si elles allaient emporter sous leurs voiles les tracts et les armes de l'OAS ! Et pendant que ces enfants avançaient, dociles, silencieux, c'est toute une humanité qui reculait.

On massa les communiants, place de la Bastille, avec les mitrailleuses braquées sur eux. Et le chanoine, sur le devant de son église, les bénits en disant :

« *Aujourd'hui, pour venir ici vous avez dû franchir les armées ; vous avez franchi les armées de Satan ! Ne l'oubliez jamais ! Que cela vous reste comme le symbole, l'exemple de ce que vous devrez toujours être prêts à faire : franchir les armées du démon pour venir à la maison de Dieu.* »

Après cette déclaration, le chanoine fut arrêté…

Comme on a raison de cacher aux enfants la vue des laideurs humaines. Le triomphe de la force, la victoire de l'injustice, sont des secousses trop violentes pour eux. Ils doivent croire longtemps que Dieu intervient en faveur des belles causes, que le Mal ne peut prévaloir contre l'amour et le sacrifice. Quand l'âme a pris ce pli de foi dans l'enfance, rien après ne l'efface plus. Ces petits êtres vêtus de blanc, ont été dépouillés trop jeunes de leur tunique d'illusions. Ils ont vu que leurs prières d'enfants purs ne touchaient pas le ciel, que la tendresse de leurs parents ne pouvait pas les protéger contre les abus de la force, qu'une balle bien

dirigée ou qu'un couteau trop vif valait plus que cent cœurs vaillants… et de ce jour, ils sont restés tristes de cette certitude.

Ah… lorsque viendra pour nous le sommeil sans rêve, puisse-t-il au moins nous épargner le souvenir de ces jours où l'humanité, en pleine lumière, a choisi de se renier elle-même.

José CASTANO

(1) - Clic : KATZ… CRIMINEL DE GUERRE

« Si j'avais le pouvoir d'oublier, j'oublierais. Toute mémoire est chargée de chagrins et de troubles » **(Ch. Dickens)**



Cette photo représente la petite Frédérique DUBITON le jour de sa communion. (Parue dans l'hebdomadaire « *CARREFOUR* » du 16 Mai 1962.)

Pour preuve de la désinformation qui sévissait alors en Métropole et du lynchage médiatique que subissait perpétuellement l'OAS, certains journaux, à l'instar de « *L'Humanité* », « *La Marseillaise du Languedoc* », journaux communistes et de « *L'Indépendant* » de Perpignan, avaient publié cette photo accompagnée de la légende suivante : « *Chaque jour des hommes, des femmes, des enfants sont tués ou blessés par les criminels de l'OAS en Algérie… Personne n'est à l'abri de leurs mauvais coups. Pitoyable témoignage. Cette petite communiante sortant d'une église d'Oran a dû être amputée d'une jambe à la suite d'un plasticage de l'OAS.* (sic) »

Ainsi se construit une désinformation : non pas seulement par ce qui est dit, mais par ce qui est tu… Une enfant blessée devenait un argument. Sa chair servait de preuve. Son histoire, d'alibi. Ces « *plumes vertueuses* » n'informaient pas : elles accusaient en détournant une image authentique pour désigner d'autres coupables. Alors, jour après jour, ligne après ligne, une autre réalité s'installait en Algérie : la falsification ! Et dans cette construction machiavélique, ce qui dérangeait disparaissait, ce qui contredisait était tu. La vérité était altérée par des récits tendancieux à l'excès et par omission systématique de tout ce qui convenait le mieux de mettre en lumière, tout cela afin de convaincre l'opinion publique que l'Algérie française était une chimère entretenue par une minorité d'exaltés.

Et pendant ce temps, le FLN, soutenue par cette « *intelligentsia* » progressiste, perpétrait impunément dans l'indifférence générale ses horribles forfaits…